

Les portes du couvent

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bouchard, Marjolaine, 1958-

Les portes du couvent

Sommaire : tome 2. Amours empaillées.

ISBN 978-2-89585-825-6 (vol. 2)

I. Bouchard, Marjolaine, 1958- . Amours empaillées. II. Titre.

PS8553.O774P67 2017 C843'.54 C2016-942519-3

PS9553.O774P67 2017

© 2017 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Annie Boulanger

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

Marjolaine Bouchard

Les portes du couvent



Amours empaillées



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Romans

Les portes du couvent

1. *Tête brûlée*, Les Éditeurs réunis, 2017

Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre, Les Éditeurs réunis, 2015

Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses, Les Éditeurs réunis, 2014

Le géant Beaupré, Les Éditeurs réunis, 2012

Alexis le Trotteur ou les trois mourures du cheval du Nord, Les Éditeurs réunis, 2011

L'échappée des petites maisons, Les éditions de La Grenouillère, 2011

Romans pour la jeunesse

Autant en emporte le vent, illustrations d'Émilie Jean, Carrefour Communication, 2012

Le jeu de la mouche et du hasard, Hurtubise, 2007

Trilogie des Chimères

1. *Entre l'arbre et le roc*, Les éditions JCL, 1998

2. *Délire virtuel*, Les éditions JCL, 1998

3. *Circée l'enchanteresse*, Les éditions JCL, 2000

Le cheval du Nord, Les éditions JCL, 1999

La marquise de poussière, Les éditions JCL, 1999

À celles et ceux que le doute poursuit.

1

Le paysage défile par la fenêtre du train. Il fait chaud dans le wagon. Appuyée contre la vitre, sœur Irène se laisse bercer par le ronron du moteur et le claquement des roues sur la jonction des rails, par la cadence monotone et apaisante d'un cœur qui bat.

Après six semaines en retraite de vocation à l'ermitage, six semaines de réflexion, d'examen intérieur et de discussions ouvertes avec son directeur de conscience, elle revient au bercail. L'avait-elle jamais quitté? Ce bercail, sa vie, sa respiration, sa volonté ferme... Elle le sait, maintenant, ce n'est même plus affaire de conviction: sa personne et ces murs ne font qu'un. Heureusement, le père Saint-Émilien lui a conseillé de ne pas rester sur son quant-à-soi et d'écrire à mère Saint-Elzéar afin de faire valoir la justesse de ses sentiments. Ils ont parlé un peu du contenu de cette lettre, de ce qu'il fallait dire et ne pas dire. « Vous pourrez, en tout cas, compter sur la mansuétude de mère Saint-Elzéar », lui avait-il confié.

Comment la supérieure, si bienveillante auparavant, avait-elle pu la juger si sévèrement, en juin dernier? C'est une question qu'elle a cent fois examinée, de jour comme de nuit. Il n'y a rien comme l'écriture, des idées bien pesées, des mots guidés par la raison, pour venir à bout des pires mésententes. La vertu de la réflexion. Le sage travail du temps. Sa lettre avait donné ses fruits. Dans sa réponse, la supérieure avait reconnu les bons sentiments et l'empathie de sœur Irène, dont les gestes avaient été mus par les meilleures intentions du monde, sans qu'il y ait eu quoi que ce soit de malsain. Un premier apaisement. Mieux encore, elle admettait sa méprise quant à l'interprétation des lettres de Flora à son frère. *Elle m'a dit que je pourrais revenir dans sa chambre parce que nous y avons un secret, maintenant. Je n'ai pas le droit de le dire, mais à toi, je le peux: elle veut que je joue avec sa chatte.* Les enfants! Sœur Irène sourit encore en imaginant la tête de

mère Saint-Elzéar découvrant ce passage plutôt compromettant. Elle avait dû en avoir des vapeurs intenses. Elle en rira avec elle, lorsqu'elles se retrouveront. Quel soulagement elle a dû ressentir en comprenant qu'il s'agissait d'un véritable chat ! Le train siffle un long coup, comme pour signaler la fin de cette mésaventure. Cette juste femme a dû regretter ces suppositions. *Revenez-nous vite. Je vous attends dans l'allégresse et le repentir. Que votre musique vienne apaiser mon âme !* insistait-elle, à la fin de sa lettre d'excuse.

Baume au cœur, paix dans l'esprit, sœur Irène reprendrait donc ses tâches d'enseignement au couvent, plus déterminée et dévouée que jamais. Elle peut déjà sentir la bonne vieille odeur des boiseries et de la craie, entendre, dans le couloir, ses élèves approcher, retenant leur course et leur hâte de la retrouver. Ses conversations avec le père Saint-Émilien lui avaient révélé sa nature passionnée, trop sensible. Avec tact et élégance, ce bon conseiller se permettait d'encadrer ses actes : « Ne vous attachez pas à une seule enfant ni à une seule consœur. La vie en communauté exige le partage des mêmes sentiments envers toutes. »

On traverse un petit village qui lui rappelle un court instant les siens, là-bas, à Saint-Méthode. Certes, au début de son séjour à l'ermitage, Flora lui avait manqué, mais l'écoulement des jours et des prières avait ramené en elle sérénité et détachement. « Les mêmes sentiments envers toutes ». Enfin, le souhaitait-elle ou le croyait-elle. L'avenir lui donnerait tort ou raison. Sachant qu'elle reverrait l'être dont elle s'est ennuyée et pour lequel elle s'est tant inquiétée, voilà que sur le chemin du retour se mêlent les bonnes, les mauvaises et les vraies raisons.

Elle va s'endormir en pensant à cette charmante espiègle.

Surgissent un hurlement, un grincement, puis le son strident des freins bloqués en catastrophe.

— Bris mécanique, annonce le chef de train dans le couloir.

Une autre attente à purger. Elle voit quelques hommes de bord qui s'activent en multipliant les consignes et les directives. A-t-elle besoin de ce retard pour réfléchir encore, après des jours, des semaines de remise en question ? Le chef de train leur intime l'ordre de faire vite : il y a des correspondances en bout de ligne. Elle renverse sa tête et laisse rouler sa déception sur le dossier de la banquette. Le cuir crépite quelque peu et dégage une odeur fraîche. Courbaturée, les genoux endoloris par de longues heures de prières à l'ermitage, et trop longtemps confinés dans cet espace réduit, elle n'a plus qu'un souhait : regagner la maison mère. Ses idées s'entremêlent, le sommeil se fraie un chemin. Ce nouveau délai l'obligera à rentrer de nuit, alors que tout le monde dormira, sans goûter les chaleureuses retrouvailles avec ses consœurs. Un cri d'homme la secoue. Elle relève la tête pour masser sa nuque et rajuste sa posture. Tout autour, quelques voyageurs y vont de leurs suppositions : « Une affaire de dix minutes », « Une grosse heure », « On ne sait jamais. Une fois, au Lac-Saint-Jean... » Voyons, après tout, qu'est-ce qu'une petite heure ou deux à méditer, bien à l'abri, cantonnée dans ce wagon ? On ouvre une porte : un air plus frais lui chatouille le visage et les chevilles. Elle n'osera pas s'en plaindre, tout de même ! Elle se ressaisit et se convainc : Dieu lui tient compagnie, tout ira bien. Une odeur de miel et de friture : elle a dû rêver quelques minutes. Après un sommeil réparateur, elle retrouvera son monde au matin, frais et dispos, d'abord à la messe de six heures et demie, puis au déjeuner.

Le train entre finalement en gare à onze heures du soir, soulevant la poussière, les feuilles séchées, les déchets et les soupirs de satisfaction. Il fait plus froid qu'elle l'aurait cru. Le temps de récupérer les bagages et de commander un taxi, fébrile et impatiente, elle attend sur le quai, assise sur un banc de bois. Ses membres se délient tout naturellement, en faisant quelques gestes discrets. Fouettée par le vent d'octobre, elle oublie malgré tout l'air froid qui s'engouffre sous ses jupes, et ferme les yeux pour mieux imaginer les portes du

couvent qu'elle traversera de nouveau. Ces lourdes portes chéries, qui cachent et protègent, qui enferment et partagent les peines et l'allégresse de chacune des résidentes. Demain, elle retrouvera petite Flora, sa chère sœur Adèle et toutes les autres : le bonheur de la vie communautaire.

Le taxi qui la ramène s'arrête au pied de la côte du Cap-de-la-Baleine.

— Ma sœur, on peut pas aller plus loin, y a une barrière de sécurité.

Pourquoi, là-haut, tous ces véhicules et ces lumières devant l'édifice ?

Elle baisse la vitre, observe. Son regard devine et refuse de voir. Là-bas, s'élevant des murs, du côté des dortoirs, cette colonne, ce nuage exalté dans la nuit éclairée de gyrophares, et cette odeur de fumée.

Le couvent brûle !

Sans prendre le temps de régler la course ni même d'apporter ses bagages, elle sort de la voiture et se presse vers la catastrophe. Le chauffeur sort aussi et se plante là, consterné. Dehors, elle rejoint les autres, attroupées au milieu de la pente : couventines et religieuses forment un essaim blanc robe de nuit, agité par la panique et les larmes. D'étranges senteurs les agressent déjà, odeurs de vernis, de bois et de tissus. Mains jointes, visages tournés vers le cloître, les sœurs prient ensemble pendant que vont et viennent les hommes. Leurs *Ave* enfumés se mêlent aux sacres des sapeurs-pompiers.

Parmi cette foule plongée dans le cauchemar, sœur Irène cherche, cherche une petite tête rouquine, le minois rousselé, l'œil lutin. Elle se tourne, machinalement, scrute de tous côtés. Elle

repère vite Carmen, Yvonne, Denise, Madeleine, Thérèse, Lucille, Astride, Louissette, Alphonsine, Simone et les autres élèves de la classe de troisième.

— Sont-elles toutes là? crie-t-elle.

— Flora manque, répond sœur Sainte-Jacqueline. Ma sœur, vous revoilà! Je me demande... Les pompiers ne l'ont pas trouvée.

Dieu du ciel! Que se passe-t-il? Pourquoi venir la chercher maintenant, après avoir emporté ses sœurs quatre ans plus tôt? Les pauvres chéries. Ce serait trop injuste, trop de fatalité sur cette famille dévastée!

Là, la petite Simone, les paupières closes, les doigts sur les tempes. Sœur Irène tend la main. Simone ne prie pas et semble en pleine concentration. Le feu gagne maintenant les limites des dortoirs et on entend nettement un violent craquement. Elle rouvre soudain les yeux dans un visage éclairé.

— Je l'ai vue! Elle est restée là!

Sœur Irène se penche vers elle.

— Où, où, dis-moi!

— Au dortoir. Dans son compartiment.

On tente de la retenir, mais sœur Irène se débat, en proie à une furie de colère et de révolte. Pieds et poings fermés s'agitent en tous sens. Elle fonce et échappe, plus loin, à d'autres sœurs et aux pompiers qui ne la voient pas passer, trop occupés à dérouler les tuyaux, à fracasser des vitres pour ouvrir des accès au bout de la grande échelle.

Elle franchit les portes, monte les marches menant au dortoir des petites. L'enfer doit ressembler à ça. Vite, vite, elle avance dans l'eau qui cascade déjà sur les escaliers et dans la fumée qui roule sur

les murs. Par chance, elle tombe sur un secteur préservé. À tâtons, elle trouve et agrippe la main courante pour gravir les paliers – un, deux, trois –, et glisse le long des corridors. Elle arrache sa cape. Par terre, ses souliers heurtent des débris, puis une masse molle la fait trébucher. Elle s’agenouille à la vitesse de l’éclair. Ses mains touchent un corps, enveloppé de tissu humide. Elle le remue, le tourne. En vain. Trop mou, trop flasque. Elle ravale un gros mot. Elle se relève. Ce n’est pas un corps humain. Un ballot, ou plutôt un drap, sans doute abandonné là lors de l’évacuation, dont elle s’empare et se fait un bouclier, pour traverser les flammes et atteindre le dortoir vide. La fumée lui brûle les yeux. Elle s’égosille :

— Flora! Flora!

Puis, tendant l’oreille, elle espère une réponse, un mouvement, un signe. Le chahut des pompiers couvre tout.

Sous le drap mouillé, elle avance maintenant à quatre pattes, à travers les corridors séparant les chambrettes. Elle connaît les lieux par cœur, ce cœur qui lui déchire la poitrine. Pourvu que Flora occupe le même compartiment que l’année dernière, celui tout au fond. Au moment de se coucher sur le sol, elle reçoit une autre trombe d’eau : fruit du hasard ou geste concerté ? Là, sous le lit, traîne un corps encore chaud, enveloppé d’un drap qu’elle attrape et tire sans ménagement. Une rage folle décuple ses forces. Elle soulève la masse molle et l’emporte.

Si frêle, Flora ne pèse pas lourd, mais l’avancée dans les demi-ténèbres n’est pas une mince affaire. Sœur Irène perd pied et se cogne contre un mur. Dans ses bras, l’enfant glisse comme de la gélatine, et la descente des escaliers couverts d’eau s’avère un exploit. Une marche à la fois, sans appui, elle perd l’équilibre, tombe à genoux en retenant sa charge. *Dieu du ciel, sauvez-nous !* La douleur la mord, la fumée l’étouffe, elle va s’évanouir.

— Vierge Marie, aidez-moi ! Aidez-moi !

Elle se relève. Elle y est presque. Si elle réussit à atteindre le deuxième palier, par la fenêtre, quelqu'un, dehors, pourra l'entendre. Flora s'agite, imperceptiblement – cette surprise insuffle à sœur Irène une énergie de la dernière chance. Plus que trois marches, plus que deux, une seule : ça y est ! L'air extérieur les invite. Là, la fenêtre au bout de son bras. Elle dépose la fillette sur le rebord, tourne la crémone et pousse le battant. De l'air, enfin de l'air ! Elle hurle :

— Je l'ai trouvée !

Deux hommes s'empresent et déploient une échelle. La manœuvre prend dix secondes, qui paraissent à la religieuse une éternité. Un pompier grimpe, remorque l'enfant sur son épaule et redescend pendant que sœur Irène attend son tour. Le temps s'étire, les secondes crépitent derrière elle ; devant, c'est le vide. Elle accepte de mourir, elle le sait, elle Lui donne sa vie, à une condition : que Flora soit sauvée !

Quand le pompier revient, sœur Irène s'énerve, elle s'agrippe au rebord de la fenêtre, désorientée et refusant d'obéir. Le sapeur répète :

— Allez-y, passez un pied, ma sœur, placez-le ici, sur l'échelon, pis l'autre.

Il s'énerve à son tour, le ton monte. Sœur Irène semble en état de choc.

— Je vas vous aider, je te tiens.

Elle reste figée. Le pompier perd sa retenue :

— Vite, vite, *tabarnak* ! Tu r'tardes toute. Tout le monde attend. Dépêche !

Ce ne sont pas ses jupes alourdies d'eau qui l'empêchent d'enjamber le cadre, ni la pression et les ordres de l'homme en

uniforme, ni la douleur aux genoux, mais un terrible étourdissement qui la paralyse. Tout se met à tourner, l'échelle ondule et, en bas, devant ses yeux, la foule, les véhicules, des démons dansent dans la nuit. Elle perdra l'équilibre, elle tombera, c'est certain. Le vertige la gèle.

De sa main gantée, l'homme saisit son bras et la force à traverser de son côté, mais elle résiste et se met à crier.

— Envoyez ! se fâche le pompier.

Il s'impatiente et fait signe à ses collègues. Ils avaient compris. Six d'entre eux courent déjà vers le camion et reviennent avec une immense toile, qu'ils étirent en un cercle tendu, au pied de la fenêtre.

— Sautez !

Quand elle regarde en bas, elle respire si vite qu'elle devient de plus en plus étourdie. Deux tapes délicates la ramènent à elle, le pompier sourit :

— Envoyez, ma sœur, c'est moins haut que ç'a l'air.

En dessous, un abîme rond l'attend. Elle se ressaisit. Une image surgit dans sa tête : le bel Edgar, ce gymnaste qui avait ravi son cœur d'adolescente et qui excellait aussi bien au cheval d'arçons, aux anneaux qu'aux barres asymétriques. À l'heure des exercices, son corps rebondissant sur le trampoline, ses sauts enfantins, son sourire... Elle s'apprête à y aller. Là, en bas, ce n'est pas l'abîme, mais un simple trampoline. Les pompiers tendent la toile de toutes leurs forces. Elle ferme les yeux et s'élance. Son estomac se retourne. Sans la grâce d'Edgar, mais à la grâce de Dieu !

La chute amortie lui tire un soupir de soulagement.

On l'amène en lieu sûr, au pied du plateau où les autres sont rassemblées. Flora, où est sa petite Flora ? Malgré la nuit, une foule de curieux se masse en bas de la côte du Cap-de-la-Baleine, que les policiers maintiennent là. Un chien errant se promène de l'un à l'autre, semblant se demander où trouver sa pitance ou quelque caresse. Les gens s'étirent le cou, pour mieux observer la détresse, pour voir s'il y a des blessées, des mortes. Déjà, les moins tenaces s'en vont regagner leur lit. Il flotte dans l'air froid une pluie de cendres, une odeur de fumée humide.

Sœur Irène se laisse tomber sur l'herbe fanée. Un homme apporte à la sœur une couverture, une gourde d'eau. On commence à maîtriser l'incendie. Le corps de Flora ne réagit pas.

Un infirmier braque une lampe de poche sur le petit visage noirci. Sœur Irène s'appuie sur un coude et tente de son mieux d'anticiper la suite. De son autre main, le soignant entrouvre un œil et y dirige le faisceau, observe la dilatation de la pupille. Il éteint la lampe. Puis, il approche son oreille de la bouche et écoute.

— Elle est en vie, elle respire.

Sœur Irène saisit un coin du drap humide et se le passe sur le front et sur les joues. L'infirmier agite des sels sous le nez de la petite. Les yeux s'ouvrent, les narines se dilatent, puis la bouche se plisse. La religieuse s'approche maternellement. Le corps se contracte et explose en une vive quinte de toux, après quoi, d'une voix enrouée, la rescapée prononce des phrases hachurées.

— Chus-tu morte ? Ça fait trop mal, ma gorge, mes yeux... Ça pique. Chus-tu en enfer ?

— Mais non, la rassure sœur Irène.

— Au ciel, d'abord ? Vous êtes-tu un ange ?

— Oh non, ma fille. C'est sœur Irène. Te souviens-tu de moi ?

— Vous êtes revenue! s'exclame la petite avec une joie tout éraillée, des yeux larmoyants et des étreintes tremblantes.

— Et pour rester, je te le promets. Garde ton calme et respire bien, sans forcer ta voix.

Malgré les conseils, Flora tente d'éclaircir sa gorge, s'étouffe un peu et parle encore.

— Je les ai oubliées! se désole-t-elle.

— Quoi donc?

— Mes pantoufles! Sont toujours prêtes, à côté du lit, en cas de feu, mais là...

Le rire de sœur Irène court sur les eaux de la grande rivière, couvrant le tintamarre des pompiers qui enroulent les tuyaux et replient les échelles.

Dans ses bras, l'enfant s'abandonne.

Le chauffeur de taxi s'approche, regarde la religieuse quelques instants en se grattant le front d'un air résigné.

— Eh! ma sœur, l'interpelle-t-il, d'une grosse voix. J'ai mis votre valise sur le bord de l'entrée, là. Moi, j'ai pas toute la nuit! J'vais revenir demain. Vous pourrez me payer en indulgences et en prières.

L'infirmier s'affaire maintenant auprès de sœur Irène. Les badauds se sont donné le mot: il n'y a plus grand-chose à voir. On confie la fillette à sœur Sainte-Hermeline, qui s'éloigne avec Flora lui tenant la paume. Sur le parcours, la petite sème des toussotements qui s'estompent avec la distance.

— Où sont passées mes amies? demande-t-elle encore.

À son trouble se mêlent les souvenirs d'autres feux, ceux que son père allumait, chaque soir, devant l'étable : feux de joie ou feux de désespoir où brûlaient, pêle-mêle, les vieilles poches de jute, les matelas crevés, les chiffons crasseux, les carcasses de meubles.

Appuyés contre le camion, deux pompiers grillent une cigarette. L'étrangeté de leur geste n'effleure pas leur esprit. À côté, le chef s'entretient avec mère Saint-Elzéar.

— Y a pus de danger et tout le monde est sauf. Je suis content. Plus de peur que de mal. Quelqu'un va rester c'te nuit pour guetter ça, pis demain l'enquêteur va venir à la première heure. Deux murs, peut-être, à refaire, des fenêtres à remplacer... Plusieurs étages ont été atteints par la fumée et l'eau. Ça va prendre un sérieux grand ménage, mais je pense que la structure a pas trop souffert. En tout cas, on verra ça demain, au grand jour. Là, tout le monde peut aller dormir, mais pas dans ce couvent.

Suivant mère Saint-Elzéar, les professes vont pieds nus, sautillant sur l'herbe gelée. Sœur Irène les accompagne en attrapant, ici et là, les petits nuages de vapeur de leurs chuchotements.

— Et la cause ? Est-ce qu'il vous l'a dite ?

— Ce n'est pas l'œuvre du diable ni celle de Dieu, m'a-t-il juré, mais il n'a pu m'en dire plus.

Toutes descendent la pente pour gagner le vieux monastère, en contrebas, à cinq minutes à peine, une bâtisse un peu désuète, datant de 1895, mais encore meublée de l'essentiel. Les élèves s'entassent dans les anciennes chambrettes de religieuses, deux ou trois par lit, d'autres sur des couvertures déroulées sur le sol. Elles dormiront là, pour le reste de la nuit, sous la surveillance des sœurs converses.

Les autres préparent, dans l'ancien parloir, des lits de fortune et ouvrent la lingerie dans laquelle flotte encore l'odeur de draps propres, séchés au grand vent. Cependant, aucune ne parvient à se laisser emporter par le sommeil. Sœur Sainte-Jacqueline propose une tasse de lait chaud pour permettre aux émotions de décanter. Pleine d'audace, elle retourne aux cuisines du couvent pour aller chercher le nécessaire. Elle revient bientôt, chargée d'une caisse de bois contenant quatre pintes de lait, une boîte de thé, des tasses en fer-blanc et un plat de biscuits.

— Suivez-moi dans l'ancien réfectoire ! Ça nous rappellera des souvenirs. De toute façon, pour l'instant, personne ne pourra fermer l'œil, insiste-t-elle.

— C'est incroyable, cet incendie, en pleine nuit, si loin des bouilloires, remarque-t-elle en allumant le poêle à gaz.

— Peut-être un problème électrique ?

L'économe propose de revoir le plan d'évacuation : les filles ont mis beaucoup trop de temps à quitter les dortoirs. On ne doit pas mettre plus de deux ou trois minutes avant de se trouver à l'extérieur, et il faudra ajouter un exercice annuel. Sœur Sainte-Philomène se désole du temps qu'ont mis les pompiers à arriver. Qui les a avisés ? On se regarde, on se questionne, on cherche. Les voix tremblotantes égrènent une dizaine de chapelets pendant que chauffe le lait.

Sœur Saint-Liboire a retenu tant de tension au cours des dernières heures qu'elle éclate bruyamment en sanglots. La surveillante du dortoir des petites se prend la tête entre les mains. Sœur Sainte-Émérentienne pose sa main sur son épaule :

— Vous avez fait tout votre possible et très bien. Toutes sont sauvées. Le Seigneur nous a protégées. Prenez de ce bon thé chaud, maintenant, et prions pour Lui rendre grâce.

La tasse au creux des mains, buvant à petites gorgées, sœur Irène pense à Flora, qui passera sans doute la nuit à l'hôpital, mais dans quel état d'esprit, d'épouvante ? On a frôlé la catastrophe. Pourquoi n'était-elle pas sortie avec les autres, après l'alerte ? A-t-elle entendu le remue-ménage autour d'elle ? Quel étrange comportement : se cacher et rester sous son lit alors qu'elle disait craindre le feu bien plus que le diable ! C'est à se demander si elle ne l'a pas fait exprès. Surtout après la terrible épreuve de 1946, cet affreux incendie qui avait emporté ses sœurs. Elle se signe. Seule une enfant voulant mourir agirait de la sorte. Non, la fillette n'a pas pu... Ou une enfant se sentant coupable ? Une culpabilité de cette ampleur, à cet âge ? Plus tard, elle examinera les causes de cet embrasement. Plus tard. Dans son coin, la vieille sœur Saint-Léandre l'observe, puis secoue la tête. A-t-elle deviné ses pensées ? Elle baisse le front et approche sa tasse près de ses lèvres fissurées pour souffler sur le liquide brûlant.

Sœur Adèle s'assoit près d'elle, un sourire franc sur son visage agité. Ses gracieuses mains rajustent sa guimpe et son serre-tête. Ses doigts s'ouvrent et se ferment. Elle cligne des yeux et, nerveusement, tire de petites peaux sur ses lèvres. Elle a donc repris cette fâcheuse habitude qui crée de fines crevasses sur sa si jolie bouche. Ne se voit-elle pas aller ? Sœur Irène se retient de l'en empêcher.

— Je suis si contente de vous retrouver, dit-elle, tout bas. Malgré ce contexte qui nous secoue toutes. Sans vous, la vie au couvent paraissait si fade.

Le pouce et l'index pincent une autre peau sèche.

— Votre rire et celui du piano nous manquaient. J'en ai parlé, discrètement. Nos marches à la récréation aussi. Vous vous souvenez ?

— Si je me souviens ? Bien sûr ! Vos bons mots me touchent. Merci, ma sœur.

L'autre laisse tomber sa main qui laisse tomber à son tour une minuscule particule, ni vu ni connu.

— Pour tout vous avouer, reprend-elle, je m'inquiétais. Comment dire ? J'avais peur que vous tourniez le dos à la vocation et de ne plus vous voir.

— Ne vous inquiétez plus, à présent, bonne sœur Adèle : nous prononcerons nos vœux ensemble, à la même cérémonie. Ce sera une célébration magnifique. Plus que jamais, je suis persuadée de la voie à suivre.

Bientôt, la zélatrice et les autres religieuses l'entourent pour l'accueillir chaleureusement, parlent de chorale, des fêtes à venir, des chants liturgiques à préparer. Le bon lait et le thé chaud les ont toutes détendues, et celui ou celle qui les surprendrait là, avec leurs belles joues rouges et les yeux pétillants, ne pourrait jamais croire qu'à peine quelques heures plus tôt, elles échappaient à une mort terrifiante. Assises autour de la grande table, elles chantent à quatre voix à la suggestion de sœur Irène, qui lance les premières paroles. Leurs souffles s'ajustent en un seul souffle, on dirait le même instrument.

Bonsoir, bonsoir, bonsoir
Au bonheur de nous revoir
Au foyer de la famille
Un paisible feu pétille
Il est doux de s'y rasseoir
Bonsoir, bonsoir, bonsoir.

On oublie un peu la frayeur des derniers moments.

— Ah ! soupire sœur Irène, vous êtes ma vraie famille !

Elles échangent des sourires émus, comme ceux que l'on fait devant un enfant dormant. Alors que les cœurs retrouvent une apparence de paix, la supérieure se lève lourdement.

— C'est bien beau, les chants, mais nous avons du travail demain. Dès qu'on nous autorise l'accès au couvent, il faudra nous mettre au boulot. L'eau se sera infiltrée partout, nous devons éponger et nettoyer de fond en comble. Alors, mes filles, profitons des dernières heures de la nuit pour nous reposer un peu.

Le lendemain, après avoir reçu la permission de réintégrer le bâtiment, a lieu la corvée d'équipe. Vadrouilles, serpillières, chaudières, les bras et les jambes vont et viennent, frottent et trottent. On tord, on essore et on recommence. On ne chassera pas l'odeur du drame avant quelques semaines, mais s'activer soulage et redonne espoir. Bien vite, la nuit fatidique et le feu déchaîné dégoulinent avec les eaux sales dans les seaux.

Le soir venu, éreintée par ces durs travaux, sœur Irène récupère les affaires que le taxi a laissées à l'entrée et elle gagne sa chambre pour y ranger vêtements et livres de prières. À quelques détails près, on dirait que tout est comme avant.

Une demi-heure plus tard, malgré les courbatures et la fatigue, elle se rend à la chapelle pour mieux prier. Son âme en a besoin. Elle s'agenouille au prie-Dieu. En une nuit, la Vierge lui a montré le chemin. Cela ne tient pas du hasard. Ce retour, juste au moment où le couvent brûlait, les mots de Simone, cette gamine suprasensible, la force qui la guidait dans l'opaque fumée, comme dans un tunnel, pour atteindre l'oubliée... Tous ces éléments se sont enchaînés pour lui permettre de sauver Flora de l'asphyxie... Sœur Irène ouvre les yeux et les promène tout autour. Il ne peut s'agir de moments fortuits. Elle replonge en elle-même. Et ce courage que Notre Dame lui a donné en cet instant pour traverser l'enfer. Rien qu'en laissant tout son corps se souvenir, elle peut sentir une

chaleur de haut fourneau l'envelopper dans cette pièce tout de même fraîche. N'était-ce pas là l'ultime signe validant sa décision de rester en vocation ?

Au mur, elle contemple la Vierge et l'Enfant, sainte image que l'évêque a lui-même installée au-dessus du tabernacle. Notre Dame, les yeux mi-clos et le visage si triste, recueilli, une affliction sur les misères du monde. L'étrange ordre des choses. L'Enfant-Jésus, à sa gauche, lève un regard implorant vers elle. Il a posé sa main potelée sur la dorure du corsage de sa mère et attend, semble-t-il, une caresse, un peu de chaleur. Les fillettes dorment-elles à cette heure-ci ? Sœur Irène frissonne. Leurs têtes auréolées portent les inscriptions latines.

— Notre Dame, priez pour nous, par ton fils Jésus. Protégez les petits enfants. Merci de m'avoir permis de la sauver. Dites-moi comment vous rendre ce geste miséricordieux. Merci, bonne Sainte Vierge.

Elle se signe avec ferveur.

— C'est comme si je l'avais remise au monde, ramenée à la vie. Je vous en suis reconnaissante. Mon destin est lié au sien, j'en ai la preuve. Encore.

Elle regagne sa chambre, le cœur en paix et l'esprit fébrile. Elle met du temps à s'endormir et consacre son insomnie à la prière.

Bientôt quatre heures du matin. Elle se redresse et tente, par la fenêtre, d'apercevoir le début d'un jour qui ne paraîtra que dans quelques heures. Tant pis pour cette nuit écourtée ; elle se lèvera de bon pied et assistera, avec toute sa dévotion, à la messe matinale.

Trois jours plus tard, les travaux de réparation sont entrepris et une vie presque normale reprend au couvent. Un pas devant l'autre, sœur Irène avance dans le corridor, veut le traverser au

complet, se rendre au dortoir des petites, dans les odeurs de boiseries humides et enfumées, pour observer la scène et tenter de comprendre pourquoi Flora y était restée. Elle salue deux consœurs qui se dirigent vers la salle des journaux. En passant près des escaliers où le feu a fait ses pires ravages, elle se permet d'entrouvrir la toile tendue protégeant le chantier. Trois ouvriers y travaillent. Des voix animées s'échangent des indications et des conseils. Armés de masses, de marteaux et de pieds-de-biche, ils en sont à retirer les restes d'une fenêtre au cadre calciné et le revêtement des murs.

L'un d'eux l'aperçoit et s'approche. Il doit faire six pieds six pouces. Dans son visage noirci par la cendre, le blanc de ses yeux paraît encore plus lumineux.

— Bonjour, ma sœur. Ça avance. Pas facile d'enlever l'vieux crépi.

Son bras lui indique des pièces qui résistent.

— Mais vous allez voir qu'après, ça sera mieux isolé. On s'en occupe. Ça manquait de calfeutrage autour du cadre. Nos hivers sont durs en bibitte. Vous deviez chauffer le dehors. Ça doit dater de cinquante ans, pas moins. Faudrait faire pareillement pour toutes les fenêtres. Le frère de mon beau-frère, il est dans une vieille baraque avec sa congrégation, pis j'y ai dit. Des fois, ça prendrait des feux de même pour améliorer les vieilles bâtisses.

Quel étrange raisonnement! Cet homme parle sans penser. Évidemment, ces incendies et ces reconstructions lui permettent de gagner son pain, mais tout de même... Elle ne peut s'empêcher un commentaire :

— Vous oubliez les vies que peuvent nous ravir ces catastrophes.

— Pardon. Vous avez raison, ma sœur. J'ai parlé en égoïste.

Elle va refermer la toile, mais il lui demande d'attendre un instant et s'éloigne vers l'encoignure, pour revenir vers elle au bout de quelques secondes.

Dans ses gros gants sales, il tient un petit contenant en fer, pas plus grand qu'une boîte à chaussures, carbonisé.

— On a trouvé ça par terre. Tenez. Elle a souffert un peu, mais pas ce qu'y a dedans. Je voulais pas le jeter. Ce sera peut-être utile pour l'enquête. Vous saurez quoi faire avec, astheure. Les experts aussi.

Il s'en retourne en la saluant poliment, puis semble se parler à lui-même à voix haute :

— Parce que les flammes, je vous le dis, ont pas pu apparaître par magie, comme ça, sur le bord d'une fenêtre. Quelqu'un a mis le feu aux rideaux, d'après moi.

Malgré le métal un peu tordu, sœur Irène la reconnaît, cette boîte. Le vacarme qui s'était estompé reprend soudainement. Les motifs floraux dans les losanges paraissent encore par endroits, sous la suie. Sœur Irène se dirige vers la sortie. L'année dernière, elle l'avait remplie de sucres d'orge et en avait fait cadeau à Flora.

— Merci, crie-t-elle. Je vais la remettre à qui de droit.

Dès qu'elle y touche, ses doigts s'enduisent de noir. Elle tient la boîte à bout de bras, comme s'il s'agissait d'un rat ou d'un animal mort. Une boîte bien insignifiante, à première vue, qui a dû tomber là dans le tumulte de l'évacuation. Sœur Irène traverse le grand corridor, toute à ses pensées. Les charnières du coffret tiennent toujours bon, et le couvercle consent encore à se soulever. Elle s'arrête brusquement. Lorsqu'à l'intérieur apparaît l'enveloppe

humide et qu'elle lit l'adresse qui y est inscrite, la confusion embrume ses idées : une lettre lui étant destinée, provenant de la Justice des mineurs.

Elle s'isole dans sa chambre pour en prendre connaissance. Elle s'assoit sur le bord du lit. L'enveloppe a été oblitérée le 28 août 1949, le jour même où elle s'est absentée pour sa retraite conseillée – ou plutôt ordonnée – par mère Saint-Elzéar. Elle se mordille le coin des lèvres. Avec précaution, elle déploie le document.

La Loi permet à un magistrat de placer dans une école dite d'industrie des enfants errants [...] ou qui ont un parent qui a été reconnu coupable d'une infraction passible d'emprisonnement.

Si vous considérez que l'enfant dont vous faites mention pourrait se retrouver particulièrement exposé à des dangers moraux ou physiques, en raison de son milieu ou d'autres circonstances spéciales, c'est au tribunal qu'on doit se référer. Le juge doit, dans chaque cas, tenir une enquête afin de déterminer si l'enfant est bien en danger s'il regagne son milieu familial, pour ensuite émettre une ordonnance qui pourra rendre accessibles les mesures de protection.

Au moins, voilà qui clarifie les choses quant à la garde de Flora. Elle se lève et va à la fenêtre. Il faudra s'en remettre à un juge qui tranchera. Elle tourne la crémone et ouvre le battant : une odeur de feuilles mouillées parvient jusqu'à ses narines dilatées. Elle attendait cette réponse depuis juillet, à la suite d'une demande écrite pour connaître les lois et règlements concernant la garde des enfants dont les parents ne peuvent assurer la sécurité et le bien-être.

Elle replie les feuillets et les replace dans le banal contenant de sucreries qui pèse lourd à présent entre ses mains : une pièce à conviction ? Elle ferme : l'air frais va trop refroidir sa chambre. Flora serait-elle responsable de l'incident ?

Si jamais on accuse la petite, sœur Irène serait prête à recevoir le blâme, à dire que c'est elle qui avait égaré cette boîte. Elle réfléchit. Oui, mais quand? Voyons voir. Elle n'était même pas au couvent à ce moment-là ni dans les derniers mois. Elle range le coffret dans son meuble de chevet et s'empresse de descendre à la cuisine, pour aider sœur Sainte-Jacqueline à qui elle a promis de peler les légumes pour le souper. Les activités dans le couvent sont plutôt perturbées depuis l'incendie, sans compter tout le travail supplémentaire que le nettoyage a exigé.

En pelant les pommes de terre, en coupant les légumes, pendant la lecture au réfectoire et en lavant la vaisselle, elle tergiverse encore et encore, jusqu'au soir, bien après le souper et la prière, bien après l'étude et la courte partie de cartes avec les compagnes. Ses réflexions suscitent en elle un tas de questions. Quand elle se prépare lentement à se mettre au lit, ces interrogations continuent à la tarabuster. Flora serait-elle une pyromane? C'est comme une sorte de folie. Son père ne l'était-il pas? Ce trouble est-il héréditaire? Serait-il possible que Flora ait elle-même allumé le feu à la maison familiale, quatre ans auparavant? Un diable se cache-t-il sous cette frimousse angélique?

Elle a retiré les nombreuses pièces de son costume et revêtu sa robe de nuit. La voilà prête, lourde de sommeil.

— Dieu du ciel, aidez-moi à poser les bons gestes, à ne pas méjuger, à prononcer les bonnes paroles.

Elle s'endort en élaborant les pires scénarios.

Le lendemain, elle tente de mettre de l'ordre dans ses idées. Le soleil entre par la fenêtre, mais cette lumière ne clarifie rien. Que faire en premier? D'abord, descendre manger: il y a bien des semaines qu'elle n'a pas eu aussi faim. Puis, en parler avec la supérieure sans plus attendre.

Sa résolution prise, elle se sent un peu plus sereine durant tout le déjeuner, et jamais les fruits qu'elle a avalés n'ont eu aussi bon goût. Lorsqu'elle se présente à son bureau, mère Saint-Elzéar s'entretient avec Monseigneur sur la question des dépenses engendrées par les réparations. Elle les entend assez distinctement. Plantée devant la porte close, sœur Irène lève l'avant-bras, s'apprête à frapper légèrement, à s'annoncer, mais une hésitation la retient. Est-ce un signe pour différer le rendez-vous souhaité ? Rien ne presse. Jugeant préférable de ne pas les déranger, elle s'en retourne avec la boîte. Elle attendra le moment propice pour une rencontre en privé. Surtout, ne rien précipiter, ne rien laisser au hasard.

Elle revient à trois heures de l'après-midi. Cette fois, elle frappe trois coups fermes, résolu. La supérieure s'évente d'une feuille de papier avec ses doigts enflés et se lève avec difficulté pour ouvrir la fenêtre.

— Non mais, quelle chaleur, en plein mois d'octobre ! C'est incroyable !

Pourtant, il fait si frais dans la pièce que sœur Irène endosserait volontiers un châle de laine. Le moment est-il propice ? Comme le visage de mère Saint-Elzéar a changé depuis l'été dernier : harassé, cerné ! La lueur dans ses yeux s'est éteinte, elle normalement si zélée ; la ferveur qui animait ses propos a disparu. Elle a le regard hagard. Quelque chose traîne dans l'air, comme un effluve de vieux chaussons. Elle reprend sa place, tout essoufflée par si peu d'effort, et invite sœur Irène à s'asseoir à son tour. Elle exhale une haleine caractéristique, semblable à celle du vieil oncle Rodolphe, les lendemains de veille.

Sœur Irène veut parler, mais, d'un signe de la main, la supérieure l'interrompt pour prendre la parole.

— Ma fille, quel bonheur de vous revoir parmi nous et dans de si bonnes dispositions !

Un bref instant, elle semble chercher ses mots.

— Dans les circonstances, disais-je, que nous connaissons avec, en plus, cet incendie...

Le regard de la supérieure s'obscurcit. Elle attend que l'autre intervienne, hésite, se reprend.

— Que disiez-vous, déjà? Les problèmes et les frais que tout cela engendrera, vous n'avez pas idée! Je vous entends bien et je reçois ce que vous me dites. Mais vous êtes là, enfin, et je peux vous présenter, de vive voix, toutes mes excuses concernant cet affreux quiproquo de juin dernier. Le Ciel m'est témoin, il nous arrive d'errer. Je m'en suis confessée plus d'une fois, je vous assure.

Elle passe un gros mouchoir de coton sur ses sourcils, pour essuyer la sueur qui coule de sous sa coiffe. Les doigts de sœur Irène se referment solidement sur la boîte. Encore une fois, la supérieure expose ses regrets, et la conversation prend une direction imprévue.

— J'espère que vous me pardonnerez. Monseigneur sort d'ici: sa visite... enfin... Je ne savais plus qui croire, dans cette histoire. Vous vous rappelez? Cette fameuse chatte (*elle a un petit rire traduisant son malaise*), nous l'avons retrouvée et l'avons confiée à la ferme.

— Ma mère, l'interrompt sœur Irène, qu'avez-vous fait des lettres de Flora à son frère?

La supérieure se raidit dans un suprême effort de concentration.

— Les avez-vous par-devers vous? Ma mère, j'insiste délicatement. Je dois me reprendre, en toute honnêteté, et trouver l'adresse de ce jeune homme. Vous comprenez? Il faudra bien les lui transmettre un jour.

— Je ne les ai plus.

Sœur Irène ravale sa salive. La supérieure veut mettre fin à la conversation. Que dire à la petite ? Elle voudra des nouvelles.

— Qu'en avez-vous fait ?

La supérieure feint celle qui n'a rien entendu ou qui n'a pas à répondre à une question aussi directe. Elle laisse s'écouler quelques secondes, tapote sur son bureau du bout des doigts.

— Dans mon empressement à étouffer les moindres doutes, je les ai jetées au feu.

Un problème s'ajoute à celui des soupçons quant à l'origine de l'incendie, que sœur Irène compte aborder.

— Ma mère, j'ai à vous exposer un fait pour le moins troublant.

Elle présente la lettre de la Justice des mineurs, explique sa provenance et la conclusion du mandat qu'elle s'était donné, en juin dernier : celui d'établir les droits de garde de Flora. Mère Saint-Elzéar reconnaît l'enveloppe. On entendrait dormir un ange. Puis, elle hoche la tête.

— Oui, je me souviens.

Le rappel de cette histoire ne semble pas l'égayer.

— Je conservais cette lettre dans mon bureau. Permettez-moi de la revoir. Nous l'avions reçue juste après votre départ en retraite. Je ne pensais plus en entendre parler. Mais qui vous l'a remise ?

Sœur Irène rapporte les détails, sans interprétation : l'ouvrier, la boîte en fer sur le chantier, la lettre dedans... La supérieure revient tranquillement à de meilleures dispositions : ses yeux ont repris du lustre. Mais sœur Irène n'évoque pas le nom de Flora sous ce chapitre, laissant mère Saint-Elzéar dans une mare de supputations.

— Surtout, n'allez pas croire, dit-elle, confuse, que c'est moi qui ai placé cette lettre dans ce coffret, que j'ai voulu dérober ou cacher cette information ou vous en priver. Mes intentions étaient louables. Bien au contraire et je vous le répète: je vous attendais pour en discuter.

Elle s'évente encore, peut-être davantage pour dissiper son haleine fétide que pour rafraîchir son visage.

— Non, vraiment, je ne comprends pas comment ces papiers ont pu se retrouver hors de mon bureau. Un vrai moulin. Au demeurant, ce sont plutôt de bonnes nouvelles pour nous. Allons, nous pourrions garder Flora, encore pour un temps, du moins. N'est-ce pas? Notre merveilleux pinson!

Sœur Irène hoche la tête sans plus rien dire. La mère, d'un petit mouvement de menton souriant, lui indique que leur échange a pris fin. Sœur Irène quitte le bureau, réjouie, en se disant que, si elle avait sauvé Flora de la mort, lors de l'incendie, ce n'était sûrement pas pour incriminer la fillette après coup. Elle devait la protéger envers et contre tous.

Son pas rapide martèle le plancher de bois. Que reprennent au plus vite les cours de musique! Elle pourra enfin retrouver Flora et mettre à l'épreuve sa loyauté.